

## Pour Ramos

Il est bien regrettable que l'appétit du pouvoir, la soif de renommée, le brouhaha d'une réclame impertinente, l'exhibition de gloires indues et l'esprit d'exploitation aient déjà compromis, dans l'esprit du public, la réputation de la Résistance et, par ricochet, celle du maquis. Je pense à mes camarades. Ils n'ont pas jugé que leur séjour au maquis pût leur donner des titres à gouverner la France ou des droits à se disputer impunément on ne sait quels privilèges de mauvais aloi. Ils poursuivent aujourd'hui leur petit bonhomme de chemin sans exiger la vénération de l'Univers. Les plus jeunes sont restés dans l'armée, les autres ont repris leurs outils, les vieux sont retournés à leur jardin. Ils ont abandonné aux

médiocres les basses besognes de la haine et de la vengeance, aux esbroufeurs de la dernière minute le soin de tresser des couronnes. Les porte-parole n'ont pas souvent été les porte-fusils, c'est la règle, et la pensée qu'on pourrait oublier les braves et modestes gens au profit des escrocs verbeux ne me révolte pas. Dieu merci, je n'ai pas l'humeur aussi puérile. Mais j'éprouve aujourd'hui une joie fraternelle et une fierté à évoquer mes camarades qui, sortis sans galon d'un dur maquis, sont retournés tout bonnement aux disciplines quotidiennes. Je sais qu'ils sont maintenant penchés sur leurs étaux ou courbés sur leurs semis, sans autre souci que bien limer et bien sarcler. C'est un phénomène assez curieux, presque un défi, en un temps où bavardage et débrouillage sont les stériles mamelles de la France.

Notre petit maquis avait cette particularité qu'il groupait autour de quelques officiers professionnels un grand nombre de gars ayant déjà porté les armes et fait la guerre, sinon les guerres. D'autres maquis, en effet, et non des moindres, comptaient dans leurs troupes une édifiante proportion d'anciens pacifistes, insoumis, déserteurs, internationalistes, objecteurs,

tolstoïens et planqués de tous acabits que la présence de l'envahisseur, un heureux esprit de contradiction ou la brusque révélation de leurs erreurs avaient enfin rendus au service de la patrie. Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur repenté que pour cent justes. Sur terre aussi, à ce qu'on peut voir. Nous fêtons avec grande joie tous ces pécheurs, qui, grâce à Dieu, sont plus d'un, et, tandis qu'ils font, avec un certain tapage, leur rentrée dans le giron national, on aimerait que les justes ne fussent pas pris pour des imbéciles.

À l'effectif d'un bataillon environ, notre maquis avait réussi à mettre sur pied une compagnie de Nord-Africains, plus ou moins vieux tirailleurs, évadés pour la plupart, et habilement reclassés dans divers chantiers du département, à la barbe des Allemands, particulièrement au barrage de Génissiat, dans l'Ain. De temps en temps, la camionnette du laitier embarquait entre ses bidons, avant l'aube, quelques ombres silencieuses rassemblées sur le seuil du bureau et transportait ce précieux renfort par les chemins perdus jusqu'aux crêtes boisées, où campaient déjà leurs frères terroristes. Flegmatique cependant, le chef de la main-d'œuvre expédiait

aux autorités départementales un rapport circonstancié sur la disparition de ces indigènes incorrigibles fugueurs.

À plusieurs reprises, les Allemands, agacés par un coup de main ou alertés par quelque délation, vinrent mettre leur nez dans nos affaires et étudier la question sur place à bord de chenillettes et camions blindés. Arrivée pétaradante, rafales au petit bonheur, grenades par-ci par-là, perquisitions, interrogatoires, arrestations, contrôle des états. Ils s'embrouillèrent dans les Mohamed et les Belkacen, rafflèrent un choix de jeunes hommes pour les usines du Reich et décampèrent. Ces expéditions étaient, à tout prendre, une excellente publicité pour le peuplement du maquis.

Tout naturellement nos Africains se retrouvèrent tiraillés dans la boue des gourbis et sous les guitounes enfeuillées. Le soir, sur les gamelles renversées, un sourd et secret tam-tam accompagnait les mélopées traditionnelles. Sous la pluie, dans la crotte, en piteuses loques civiles, le douar dissident rêvait au prochain baroud. Sur la crête voisine campait une compagnie de chasseurs patiemment reconstituée ; sur les autres, sur tout ce petit massif de futaie

sauvage et solitaire, se tenait tapie une garnison de dangereux clochards qui veillaient sur ses grenades blotties dans les fourrés et ses munitions triées sur le tapis de mousse. Mais ces bandits en veston mouillé, ces mandrins en paletot de fripier, retrouvaient librement et joyeusement les saines hiérarchies et les traditions. Quand on joue, il est en général plus amusant de jouer selon les règles.

Garden-party par mauvais temps. Deux messieurs se promenaient sous l'ondée dans le sentier glaiseux, l'un nu-tête en imperméable jaune, l'autre en veston noir et feutre bordé; ils parlaient avec distinction et se dirigeaient vers une sorte de gloriette délicieusement rustique où les invitait, sans doute à collationner, un monsieur très bien qui semblait revenir de la chasse. Dans un coin de la tonnelle, un jeune garçon tapait à la machine; près de lui, des papiers pelure étaient maintenus sous un gros pistolet.

Assis sur un pliant, adossé au sapin, un petit-bourgeois corpulent en complet beige à fines raies lilas, cravaté d'un nœud papillon, les pantalons relevés sur la cheville et les souliers fins englués dans la boue, dressait un état du

matériel de campement. Un fragile auvent de vertes ramures dégouttait sur son chapeau mou d'un coiffant plutôt juste et guindé, très peu martial. Devant lui, Ben Aïssa, Algérien moustachu à petit béret crasseux, pardessus à col de velours pelé, chaussettes lie-de-vin tirées sur le pantalon par un système élastique, fignolait avec délices un garde-à-vous qui lui rendait enfin, des pieds à la tête, la fierté de sa patrie française et l'espoir d'un casse-pipe honorable.

Des taillis truqués aux tanières branchues allaient et venaient les fraîches recrues de l'aventure, et déjà les bleus de travail, les vestes de velours et les complets vestons pactisaient bravement avec le décor brutal. J'ai même vu une honorable redingote apporter dans ce repaire un accent de conspiration romantique nullement déplacé. Tous ces gens un peu pâles encore, frais émoulus des vallées, c'était l'apport de la mobilisation furtive qui, depuis le mois de mai, rassemblait les volontaires autour d'un dur noyau de vétérans maquisards, techniciens de l'illégal, hommes des bois et des raids nocturnes. On reconnaissait ceux-ci à leur aspect végétal, une espèce de rugosité

d'écorce et, sur leurs visages, cet épanouissement un peu grave que donne la liberté inquiète et durement disputée.

Il n'y avait pas là que d'anciens tirailleurs immédiatement reconquis par les routines du bataillon, pas que des soudards impatients de bigornes, ripailles et rapines, il y avait aussi Ramos, vieux routier du syndicalisme; Grille, enfant trouvé de Bresse, élevé par un curé; Pillon, le flic; Mermet, l'ajusteur, brisquard des deux guerres; X..., tranquille et souriant manœuvre dont le frère était milicien (je ne dis pas son nom de peur qu'on ne s'avise de lui chercher noise); Rendu, étudiant de Grenoble; Blanchet, le communiste; Kampère, le charpentier; Gosse, enfant des Halles et Jacquet son copain; Charlot, le vieux rouleur de bosse; Beppe, alerte et dodu, père de neuf enfants, dont quatre au maquis; d'autres encore et même quelques bourgeois qui furent tués ou blessés ou qui en acceptèrent les risques, sans calcul et sans contrainte. Avant d'être touchés par la grâce, beaucoup d'entre nous, peu ou prou, avaient chanté *Maréchal nous voilà*, quelques-uns même, sensibles au battage des racoleurs et hantés par le goût du risque

toujours rédempteur, avaient été à deux doigts de la L.V.F. Que de braves gens, disons-le, ne durent qu'à la plus infime chiquenaude d'être précipités dans l'un ou l'autre camp ! Je n'en vis guère autour de moi qui fussent venus au maquis pour un dogme ou contre un régime ; l'honneur seul était en cause, l'honneur français et le viril. Les plus subtils et les plus diserts parlèrent une ou deux fois de liberté, de civilisation, de tradition, mais l'important était de se battre, de sortir des bas-fonds de la vie sordide et de faire jouer les bons vieux instincts dans le plus honorable des jeux.

Me voici bien en peine pour choisir dans l'histoire de notre maquis l'épisode, l'image ou la scène qui en résumerait les aspects les plus originaux, les plus secrets, les plus épiques. Il y en eut pour tous les goûts : travail d'anarchiste et de Sioux sur les voies et les trains, travail de bandits sur les grands chemins, travail de stratège en rase campagne, travail de chouans au coin des bois. De quoi faire des ballades, des odes et des chants, de quoi faire rêver et frémir, de quoi faire une légende. Le cycle du maquis. Un beau répertoire de troubadour. Il commencerait par l'apparition féerique des

armes tombant du ciel dans une fantastique éclosion de soyeuses méduses balancées dans la brise. Il pleuvait des hallebardes de Sheffield. Et puis cette foule ardente de rebelles en paletot et de séditieux en guenilles, cette foule de cabochiens, de marmousets, de Jacques, de chouans et de frondeurs, de bourgeois exaltés, de farouches binoclards, de truands, de seigneurs sans plumet, de croisés, de galvaudeux et de séminaristes, cette foule de Gaulois à l'état natif et de bagarreurs disponibles se disputant en liesse les armes entassées pour se barder jusqu'aux dents. Des goinfres. On ne s'en doutait pas, on n'y croyait plus ; ils manquaient moins de matière grasse et de vitamines que de glaives et de javelines. Et puis soudain, passez-moi l'hyperbole, la horde se fait armée. Fraîchement adoubé, le terroriste se fait tourlourou. Dans l'harmonie du paysage, au creux des sages montagnes, entre les peupliers si courtois, la bande se compte et se mesure. Le poids des armes a calmé l'impatience. Colonne par un, le bataillon s'est glissé dans la montagne, et la forêt s'est refermée sur le dernier maquisard. Ne vous fiez plus aux frais vallons couronnés de verdure.